



UNE AFFAIRE TURQUE

Un film de **Hüseyin Aydin Gürsoy**

Avec **Lionel Erdogan, Charles Berling, Metehan Aygün,
Lubna Azabal**

AU CINÉMA LE 12 AOÛT

FRANCE • 1h32 • THRILLER - POLITIQUE

**RELATIONS PRESSE
DARK STAR**

Jean-François Gaye
Assisté de Aude Dobuzinskis
239 rue Saint Martin 75003 Paris
06 64 62 50 80 - jfg@darkstarpresse.fr

**DISTRIBUTEUR
PANAME DISTRIBUTION**

01 40 44 72 55
distribution@paname-distribution.com
www.paname-distribution.com



SYNOPSIS

Mathieu s'est éloigné de sa communauté turque pour grimper l'échelle sociale. Avocat déterminé, il travaille dur pour devenir associé dans un influent cabinet d'affaires parisien. L'irruption dans sa vie d'un jeune turc en situation précaire ayant besoin d'aide va le précipiter dans une affaire de corruption mettant en péril tout ce qu'il a bâti.

NOTE D'INTENTION

HÜSEYİN AYDIN GÜRSOY - Réalisateur

Avec *Une affaire turque*, et à travers mon personnage de Mathieu, je raconte une expérience qui résonne avec la mienne : celle d'un enfant turc arrivé en France et ayant grandi avec sa famille dans une communauté d'immigrés. Tout comme mon personnage, j'ai poursuivi des études au cours desquelles j'ai changé de prénom pour faciliter mon avenir professionnel. Ce choix a créé une distance inévitable avec mes racines. Un dilemme qui a donné le point de départ de mon film.

J'ai choisi de plonger mon personnage dans les hautes sphères du pouvoir, un monde des affaires, dans lequel le contrôle de son image est d'autant plus important. Je voulais créer une vraie rupture avec ce qu'il a de plus intime, sa famille turque, sa culture. La tension politique et judiciaire d'un côté, les attentes des siens de l'autre, placent Mathieu entre deux mondes. Le choix du thriller comme genre me permet de créer ce mouvement de fuite en avant du personnage, et de mettre en récit la violence psychologique des enjeux d'intégration.



INTERVIEW

HÜSEYİN AYDIN GÜRSOY - Réalisateur

On retrouve des thématiques de vos courts-métrages précédents tels que l'identité et la famille dans *Une affaire turque*. Est-ce que ces derniers ont exercé une influence sur ce premier film ?

Quand j'écris un film, je pars d'une angoisse personnelle et de la question : « Et si cela arrivait ? », tout en me référant à mon vécu. Mon dernier court-métrage, un thriller social, m'a donné une direction intéressante pour réaliser un long. Quand j'ai commencé à co-écrire ce film avec Ludovic du Clary, il y avait cette envie d'amener une tension, une dualité. Cela a donné un thriller, qu'on a ensuite complètement assumé dans les codes. Avant tout, cela part d'une envie d'aborder un sujet très personnel et de questionner les travers des personnages.

C'est pour cela que vous avez choisi le genre du thriller politique, en racontant le récit d'un personnage qui émane d'une minorité et qui s'élève dans les arcanes du pouvoir.

Cette dualité du personnage était cruciale. On voulait vraiment que ce transfuge de classe soit issu de la communauté turque et qu'il se retrouve dans les hautes sphères du pouvoir. On a fait beaucoup de recherches sur les milieux d'affaires, pour créer ce contraste entre les deux mondes, que ce soit à travers les personnes qu'il côtoie, les décors, les costumes. L'idée était de montrer visuellement cette rupture.

C'est intéressant de constater qu'au-delà de cette rupture entre les deux mondes, Mustafa devenu Mathieu peine à trouver sa place dans ce milieu d'affaires et dans sa communauté. Était-ce important pour vous de construire cette position d'entre-deux ?

Oui, je pars vraiment de mon expérience. Je suis né en Turquie et suis arrivé en France à trois ans. J'ai grandi déjà avec un titre de séjour, ce qui crée un rapport particulier au pays ; enfant, j'allais souvent à la préfecture et mes parents me demandaient de lire les documents. C'est le cas de beaucoup de gens issus de l'immigration. À 21 ans, quand je suis devenu français, j'ai remplacé mon nom turc par un prénom français afin de déjouer les questions de discrimination. Ça a été très compliqué à vivre, mais j'ai pu constater le poids de la discrimination systémique.

Pour sa carrière, Mathieu, partant de bonnes intentions, s'engouffre dans des choix immoraux. Pourtant, vous parvenez à le rendre attachant durant toute sa trajectoire. Pourquoi cette dualité ?

Dès l'écriture, avec Ludovic, on s'est dit que c'était très important que le spectateur soit avec le personnage. Au début, il a de bonnes intentions et pense avoir trouvé une formule qui va arranger tout le monde, le jeune y compris. Dans la communauté, il y a des gens qui auraient accepté sa proposition, et c'est compréhensible aussi. Mais à partir du moment où la situation lui échappe, il s'enfonce dans cette spirale. Avec Lionel, on a compris pendant le tournage que le spectateur allait pouvoir se dire : « je ne suis pas d'accord avec ce que tu fais, mais je comprends. ». À partir du moment où il a quelque chose à perdre, les questions de principe deviennent plus compliquées à affronter.



Pensez-vous que ses choix immoraux sont aussi liés à son ascension sociale ?

Quand on monte dans les strates du pouvoir, les questions de richesse, d'influence deviennent plus atteignables. C'est le cas de Mathieu, là où le jeune, dans la communauté, n'y a pas accès. Cela m'intéresse de questionner cette place du transfuge. J'interroge le regard qu'on porte sur la communauté quand on s'en éloigne, c'est une forme d'autocritique. L'erreur de jugement de Mathieu vient aussi d'une forme de mépris. En pensant qu'il va facilement se mettre le jeune dans la poche parce qu'il est Turc, il se trompe parce qu'il s'est éloigné de la communauté et des jeunes générations, qui ont une vision différente de la sienne de leur place en France.

Dans le film, comme Mathieu, l'avocate censée protéger la victime agit selon ses intérêts, pourquoi dresser une vision aussi ambivalente de la société ?

Dans ce film, chacun est conditionné dans un environnement social et essaye de tirer son épingle du jeu à sa manière. L'avocate cherche son intérêt et c'est cette ambivalence qui a beaucoup plu à Lubna Azabal. Elle incarne un personnage insaisissable dans toute sa complexité. Ce dernier parvient à y trouver un gain, mais de fait donne aussi au jeune Abdullah un pouvoir sur Mathieu, celui d'être témoin de l'affaire de corruption.

Quelle place occupe le jeune Turc qui se fait agresser ? Son évolution dévoile-t-elle l'impossibilité d'obtenir justice face à des hommes de pouvoir ?

Pour moi, cela cristallise vraiment ce que je veux raconter à travers ce film. C'est se demander qui parle, au nom de qui et qui a la parole. En effet, le jeune revendique ses droits et il a raison. C'est un des seuls personnages qui reste droit tout au long du film, avec la sœur de Mathieu. Pourtant, beaucoup cherchent à l'étouffer pour s'en sortir. Je voulais montrer qu'il n'a pas les bons outils ; il ne s'exprime peut-être pas de la meilleure façon, il n'a pas les bons contacts... Il n'a pas le pouvoir de pleinement s'exprimer et de faire valoir son droit.

Le personnage semble ne pas avoir le droit à une justice. Est-ce une critique du système ?

Ce n'est pas vraiment une critique de la justice elle-même parce qu'il n'y a pas de procès dans le film. Il n'y a pas de juge ou de magistrat corrompu. Le personnage ne parvient pas à atteindre la procédure judiciaire. On voit comment tout un mécanisme de pouvoir se met en place pour essayer de le faire taire, avec des trafics d'influence. En usant de ce pouvoir d'oppression Mathieu incarne pleinement le système dont il voulait faire partie.

Mathieu est un personnage contradictoire ; il est prêt à tout pour s'intégrer à ce nouveau monde mais reste encore très attaché aux siens. Comment avez-vous travaillé cette ambivalence ?

Mathieu est un personnage qui n'est pas dans le rejet complet de ses origines. Il a envie d'être aimé par sa famille même s'il y a ce froid avec son père. Quand il dit : « vous êtes tous les jours dans ma tête », il est très sincère. Cela renvoie à un point qui est important dans la communauté turque, celui de la valeur du travail. Mathieu trouve une forme d'accomplissement dans le travail, ce qui n'entre pas en contradiction avec sa relation à sa famille.





Justement, le rapport au père semble être un point assez important du film, à la fois celui de Mathieu mais aussi celui du jeune Turc. Est-ce que vous pourriez m'en parler ?

La figure du père est déterminante pour les gens issus de l'immigration. C'est une sorte de fardeau partagé : les parents se sont sacrifiés pour nous et ils attendent qu'on se sacrifie pour eux, par le travail, la présence, le mariage... Le père représente dans la famille cette attente des immigrés. Le père de Mathieu est assez froid, on peut imaginer qu'il ait mal pris le changement de prénom, même si c'est assez courant chez les Turcs. Le père du jeune Abdullah adopte une ligne plus dure, plus conservatrice, même si dans la communauté, ils ne sont pas tous comme lui. Ce qui m'intéressait, c'est comment Mathieu arrive à le manipuler pour faire pression sur le jeune.

Il existe une autre figure paternelle dans le film avec le personnage de Claude incarné par Charles Berling.

Le froid entre Mathieu et son propre père l'a poussé à trouver une autre figure paternelle dans cette nouvelle vie qu'il s'est construite. Il développe un lien affectif avec Claude, qui représente dans cette quête professionnelle son mentor. Afin de le rendre fier, il décuple ses efforts pour atteindre ses objectifs professionnels. Charles Berling a incarné toute cette dimension dans son interprétation. Je savais qu'il amènerait, dès son apparition à l'écran charisme et attachement.

Qu'avez-vous voulu montrer de la communauté turque en France ?

C'est une des communautés les plus présentes en France, on est près de 700 000 à être turc ou issu de cette immigration. J'avais envie de raconter leur histoire, de les faire exister à l'écran, c'est un exercice inédit dans le cinéma français. Je voulais aussi parler des contradictions qu'on a dans la communauté et montrer une certaine forme de nostalgie. J'espère avoir amené une tendresse dans mon regard sur la famille ; quand il va chez ses parents, avec sa sœur, dans les traditions... Il y a des choses qui se jouent qui sont pour moi très belles.

On a l'impression, par moments, qu'il est perçu par sa communauté comme un traître.

À partir du moment où il se retourne complètement contre le jeune, il est perçu comme un traître. Le spectateur est en mesure de comprendre le regard que porte la communauté sur Mathieu. On sait tout ce qu'il a enduré, pourquoi il le fait et comment il essaie de s'en sortir. Mais quand un de ses agresseurs dit : « tu nous as trahis, tu as trahi Abdullah », il n'a pas tort. C'est ambigu et l'idée était de se demander : avec un personnage qui fait des choix radicaux, comment chacun cherche à trouver sa place ?

Cela me fait penser notamment à la scène du dîner chez Claude où Mathieu est renvoyé à ses origines sociales malgré sa réussite. Que vouliez-vous explorer à travers cela ?

C'est très important qu'on puisse amener ce moment. Même quand il a atteint le Graal, il est ramené à sa position sociale, à ses origines. Cette femme n'a pas de mauvaise intention, mais en essayant de montrer le mérite, elle fait une maladresse qui le ramène à ses origines et met une distance. J'ai vécu ce genre de situation avec des gens bienveillants. C'est parfois une façon de célébrer le parcours d'une personne mais cela ramène à cette charge mentale de l'immigré.

Est-ce que vous pouvez m'expliquer comment vous avez choisi Lionel Erdogan pour le rôle de Mathieu ?

Au sujet du casting, il était très important pour moi que chacun soit légitime à endosser son personnage, particulièrement les rôles de minorité. Ce chemin m'a amené jusqu'à Lionel. Je l'avais vu au théâtre et dans des séries, nous l'avons convié à des essais ; ça a vraiment été une révélation. Sa présence et son incarnation sont telles que Mathieu ne pouvait être que lui. Il s'en est suivi une aventure sur presque deux ans, où il était avec nous pour tous les essais des autres comédiens, avec notre directeur de casting François Rivière. C'était l'occasion de parler du personnage sur le temps long, de cette nécessité de rendre le personnage attachant, malgré ce qu'il fait. C'est quelqu'un d'accessible et d'humanement généreux. C'est un film qui le touche dans son intime et son histoire. Il porte le film.

Vous êtes-vous inspiré d'une affaire de corruption ?

Je ne me suis pas inspiré d'une affaire spécifique même si en pleine écriture du film, il y a eu le Qatargate, une grosse affaire de corruption au niveau du Parlement européen. On s'est dit : « quoi qu'on écrive, ça sera crédible. ». Pour cela, on a effectué des recherches pour que ça soit le plus réaliste possible. On a parlé avec des avocats qui ont travaillé au niveau européen, on leur a fait lire le scénario. Aujourd'hui, on a le sentiment d'avoir dépeint une certaine frange des politiques, sans vouloir mettre tout le monde dans le même sac. Dans le film, on est dans les coulisses à travers le cas de Mathieu, qui est embarqué dans une affaire pour la première fois.

L'agresseur, en stage dans un cabinet ministériel et déclencheur de l'affaire, s'en sort indemne contrairement à l'agressé. Qu'est-ce que cela dit de notre société ?

Ce qui m'intéressait particulièrement dans ce film, c'est Abdullah, parfaitement incarné par Metehan Aygün, qui cherche à faire entendre sa voix et qui n'y arrive pas. En face de cela, on a ce jeune qui ne dit pas un mot, qui est propulsé dans un cabinet ministériel sans grand effort. Je ne crois pas du tout à la méritocratie et je voulais montrer comment certains sont propulsés sans rien faire quand d'autres sont écrasés alors qu'ils mènent une quête de justice.

La musique semble importante dans le film. Pourquoi avoir choisi essentiellement des musiques turques ?

Pour les chansons existantes, on a choisi deux chansons turques pour l'introduction et la conclusion du film. La chanson à la fin du film est une chanson populaire qui parle d'un personnage en exil qui cherche sa place et qui finit par tout détruire autour de lui. Sur les musiques originales, j'ai travaillé avec Emrah Kaptan qui est issu de l'immigration turque et a fait le conservatoire en France. Son travail est en miroir de ce que j'essaie de faire dans le cinéma car il mêle des instruments turcs avec des sonorités plus européennes. On a construit un dialogue entre la guitare pour le côté français du personnage et le saz pour le côté turc. Emrah comprend pourquoi on fait ce film et a pu y amener son regard de compositeur.

Votre film est-il davantage un thriller politique ou une réflexion sur la communauté ?

Je dirais que c'est avant tout un thriller. Ce qui m'intéresse dans le cinéma, ce sont les récits épris de tensions. Cette question de violence psychologique liée au racisme peut être très brutale pour les personnes qui la subissent et je voulais qu'elle transparaisse dans le langage cinématographique du film, à travers les images et le rythme. Je voulais vraiment embrasser les codes du thriller en racontant l'histoire d'un personnage issu d'une minorité.

Et à ce sujet, quelles sont vos inspirations cinématographiques ?

James Gray est un de mes réalisateurs préférés. Mes trois premiers courts-métrages étaient plutôt des drames sociaux mais en voyant *La nuit nous appartient* puis ses autres films, j'ai compris que l'on peut réaliser un film très intime, quel que soit le genre. Son cinéma m'a inspiré, m'a donné cette liberté de choisir le genre le plus approprié. Tout peut être intime à partir du moment où, dans la thématique qu'on traite, on arrive à insuffler son regard personnel. J'aime aussi beaucoup le cinéma de Rodrigo Sorogoyen, notamment son film *El Reino*, qui était une référence pour nous dans le rythme. Le personnage qui s'enfonce me rappelle le film de Jacques Audiard *De battre mon cœur s'est arrêté*.

Et qu'est-ce que vous aimeriez que le spectateur retienne de ce film ?

Le film est le récit d'un personnage que vous avez peut-être rencontré ; un avocat, une personne qu'on croise dans les bureaux, issue d'une immigration, d'une communauté, qui a ses problèmes et ses questionnements. J'avais envie de poser la question ouverte : « qu'est-ce que vous, vous auriez fait à sa place ? ».

BIOGRAPHIES

Lionel Erdogan Mathieu Mustafa

Lionel Erdogan est né le 15 octobre 1984 à Nantes et grandit en banlieue parisienne, à Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne). Très vite, le jeune homme se découvre une passion pour le théâtre. À quinze ans, il entre au conservatoire de sa ville. Sur place, il fait une rencontre déterminante, celle d'Olivier Letellier, professeur d'art dramatique et metteur en scène.

Convaincu du talent de son protégé, il le persuade de rentrer à l'école du studio d'Asnières.

Les années qui suivent sont essentiellement dévolues au théâtre. Lionel Erdogan joue dans plusieurs pièces, chez lui à Champigny-sur-Marne (*Garde à vue*, *Croisade...*) et se fait véritablement remarquer avec l'adaptation théâtrale du roman de Marie-Aude Murail, *Oh Boy !*, qui reçoit le Molière du spectacle jeune public en 2010. Et qui est mis en scène par Olivier Letellier justement.

En 2012, il intègre le casting de la mini-série *Antigone 34*, dans laquelle il donne la réplique à Bruno Todeschini et Claire Borotra. Mais c'est avec une fiction culte du petit écran que Lionel Erdogan se fait un nom. En 2014, il rejoint la série *Engrenages* où il interprète pendant quatre saisons le rôle de Tom.

Dans le même temps, Lionel Erdogan fait également ses premiers pas sur le grand écran, en enchaînant les petits rôles dans différents registres (*Grace de Monaco* d'Olivier Dahan, *Belle et Sébastien : L'aventure continue* de Christian Duguay, *Père fils thérapie !* d'Émile Gaudreault, *Les Têtes de l'emploi* d'Alexandre Charlot et Franck Magnier...).

En 2016, le jeune acteur s'illustre dans la série *Marseille*, diffusée sur Netflix, aux côtés de Gérard Depardieu et Benoît Magimel. Toujours pour le petit écran, il interprète ensuite un rôle récurrent dans la fiction judiciaire *On va s'aimer, un peu beaucoup...* qui suit le quotidien de trois avocates.

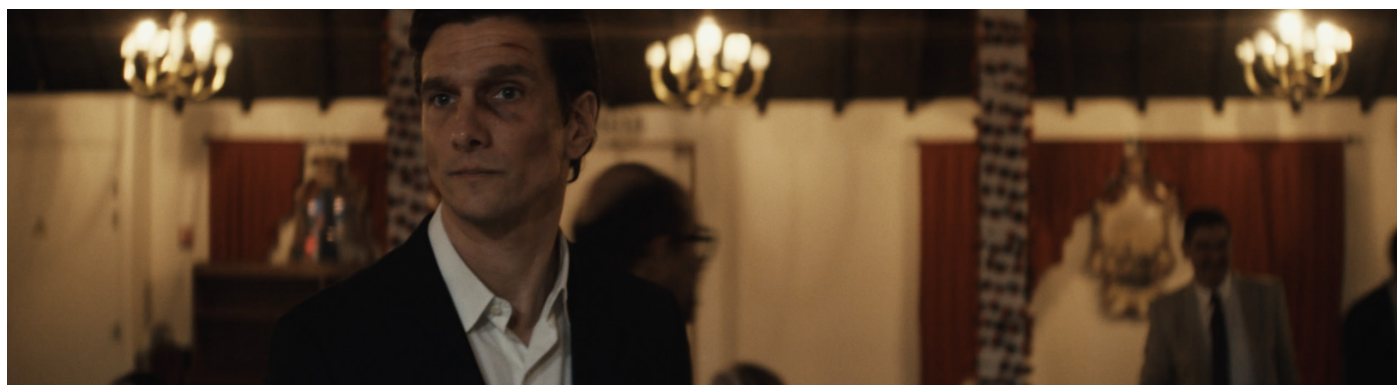
N'abandonnant pas son premier amour, le théâtre, Lionel Erdogan continue de s'illustrer sur les planches où il travaille avec de grands noms tels que Nicolas Briançon qui le met en scène dans *Mensonges d'état* de Xavier Daugreilh, Alexis Michalik qui le dirige dans sa pièce *Edmond*, Lena Breba qui lui offre le rôle d'Orlando dans la pièce *Comme il vous plaira* ou encore Marie Julie Baup et Thierry Lopez dans le spectacle *Oublie-moi*.

Prenant part à la série historique *La Révolution*, diffusée sur Netflix, le comédien tourne également dans une autre fresque à gros budget, *Les Combattantes*, où il donne la réplique à Sofia Essaïdi et Audrey Fleurot.

Devenu un habitué des mini-séries (*L'Absente*, *Syndrome E*, *Tout cela je te donnerai...*), Lionel Erdogan revient en 2024 au cinéma, pour la première fois avec un rôle principal, dans la comédie *L'Heureuse élue* de Franck Bellocq, dans laquelle il campe un fils de bonne famille ayant maille à partir avec une jeune femme gaffeuse et délurée jouée par Camille Lellouche.

En 2025 et 2026, il tourne dans plusieurs séries comme *Dear you* saison 1, puis *Dear you* saison 2 qui arrivera à la rentrée sur Amazon prime, *Flashback* avec Michael Youn pour TF1, *Les témoins* réalisée par Noemie Lefort et *Passe-Muraille* réalisée par Kassia Adamik pour France Télévision.

Il tient le rôle principal du film d'Hüseyin Aydin Gürsoy, *Une affaire turque* qui sortira en salle le 12 août 2026.



Metehan Aygün Abdullah

Metehan Aygün est un acteur franco-turc né le 18 février 2004 à Évry. Il grandit au Mée-sur-Seine, dans une famille de classe moyenne, entre culture turque et culture française. Son père est couturier, sa mère au foyer. Il passe une enfance assez simple, très tournée vers l'extérieur.

Le football occupe une place importante dans ses jeunes années. Entre 9 et 15 ans, il joue en club et passe la plupart de son temps libre à jouer avec ses amis. C'est un repère, une routine, presque une évidence à cet âge-là.

Quand il arrête le foot, il ressent un manque sans trop savoir comment le combler. Un peu par curiosité, il s'inscrit au théâtre local du Mée-sur-Seine. Il découvre les cours d'improvisation, et joue un premier spectacle en fin d'année. L'expérience marque un tournant.

Il décide alors d'arrêter les études après son baccalauréat technologique pour se consacrer au théâtre et au cinéma. Il passe brièvement par l'association 1000 Visages, où on lui conseille de tenter les concours de conservatoires d'arrondissement. En parallèle, il commence à jouer dans ses premières pièces et à passer des castings étudiants pour se constituer une première expérience.

Au départ, il n'est pas particulièrement cinéphile. Mais avec le temps, il développe un intérêt pour certains réalisateurs, notamment Abbas Kiarostami et Nuri Bilge Ceylan, dont les films influencent sa manière de voir le jeu et les histoires.



Hüseyin Aydin Gürsoy Réalisateur

Né en Turquie en 1988, Hüseyin vit en France depuis l'âge de 3 ans. Il grandit avec cette double culture. Hüseyin s'oriente vers le cinéma et la réalisation en parallèle d'un Master 2 en Systèmes d'Information et Technologies Nouvelles.

En 2011, il auto-produit son premier court métrage, *La Quatorzième*. En 2014, son deuxième court métrage, *8 Mois*, tourné dans son village natal et soutenu par le Ministère de la Culture Turque, obtient le Prix Unifrance au Festival Tous Courts d'Aix-en-Provence.

Il réalise deux autres courts métrages produits : *Une toile d'araignée* en 2015 puis *Partir en poussière* en 2020, récompensé d'une mention spéciale à l'Interfilm Berlin, et sélectionné dans de nombreux festivals dont Palm Springs et Cinémed.

Une affaire turque coécrit avec Ludovic du Clary et produit par Les films du clan est son premier long métrage.

FICHE ARTISTIQUE

Lionel Erdogan

Charles Berling

Metehan Aygün

Lubna Azabal

Maud Wyler

Lou Howard

Sedef Ecer

Hatice Özer

Shukru Muni

Ramazan Öztürk

Mathieu Mustafa Duman

Claude Delval

Abdullah Özkan

Faïza Benseddik

Clotilde

Anyà

Hatice Duman

Serap Duman

Yusuf Duman

Turgut Özkan

FICHE TECHNIQUE

Un film de	Hüseyin Aydin Gürsoy
Scénario	Ludovic Du Clary et Hüseyin Aydin Gürsoy
Image	Romain Le Bonniec
Son	Jérémie Vernerey Mikhaël Kurc et Titouan Dumesnil Xavier Thibault
Montage	Julia Maby
Musique originale	Emrah Kaptan
Producteurs délégués	Charles Philippe et Lucile Ric
Producteur délégué associé	Reginald De Guillebon
Partenaires	Une production Les films du clan En association avec Paname Distribution En association avec Elle Driver Avec le soutien essentiel de CANAL+ Avec la participation de CINÉ+ OCS En association avec CINECAP 9 En association avec CINEMAGE 17 DÉVELOPPEMENT et CINEVENTURE DÉVELOPPEMENT 9 Avec le soutien de la SACEM Avec la participation du Fonds Images de la Diversité - Centre national du cinéma et de l'image animée - Agence Nationale de la Co- hésion des territoires Avec l'aide au développement de la Région Grand Est et l'Agence d'attractivité Mulhouse Sud-Alsace (réseau Plato) en partenariat avec le CNC